

AVANT-PROPOS

Inscription tardive pour mon entrée en seconde alors que j'étais élève de 3^{ème} l'année précédente du Pensionnat Sainte-Anne à LA MOTTE SERVOLEX et titulaire du BEPC

Reçus dans le parloir par le Père ARMINJON nous apprenions très rapidement que les inscriptions étaient cloturées depuis longtemps. Le Supérieur s'étonnait d'ailleurs que nous eussions attendu tout ce temps pour procéder à cette formalité qui aurait dû être entreprise au début des vacances. Mon père se transforma en un éclair en négociateur juif comme on en rencontre encore dans certains quartiers et marchés de PARIS. Il avait un fils "de bonne qualité" à placer à tout prix et présentait avec fierté les recommandations du frère VICTOR comme un laisser-passer indiscutable. Ma cause était d'autant plus difficile à défendre que, venant d'un Cours Complémentaire, je ne pratiquais qu'une seule langue vivante, la seconde langue étant remplacée par les Sciences Naturelles, matière non enseignée dans cet établissement. Cette particularité me classait en section M' assez rare dans le second cycle du privé. Bref, tout jouait contre nous sinon, comme je l'apprendrais bien plus tard, que mon père s'était attiré à la fois la miséricorde et la sympathie du Père Supérieur.

Le miracle s'était produit et la cause entendue, ma rentrée pour l'année scolaire 1959/1960 se ferait bien en seconde M' à l'Externat SAINT-FRANÇOIS DE SALES, 20 avenue du Docteur Desfrancois à CHAMBÉRY (photo 42).

CHAPITRE VI 1959-1964

Les années Chambériennes

Année scolaire 1959/1960

L'externat Saint-François de Sales était un établissement religieux tenu par des prêtres choisis pour leur compétence particulière dans les différents secteurs de l'enseignement, de la simple surveillance au professorat hautement spécialisé. Contrairement aux Compagnons de Jésus (Jésuites) bien connus pour la rigueur de leur enseignement les différents prêtres de L'Externat n'appartenaient à aucune congrégation particulière.



Photo 42

Externat Saint François de Sales (1963-1964)
20, avenue du Docteur Desfrancois 73000 CHAMRERY

Mais avant d'entrer trop rapidement à Saint-François je dois vous informer que la réputation de l'Etablissement avait déjà franchi les murs du pensionnat Sainte-Anne, ne serait-ce qu'à travers les rencontres sportives organisées par l'UGSEL. En effet, dans le cadre de cet organisme sportif de l'enseignement libre se déroulaient des compétitions inter-écoles dans de nombreuses disciplines sportives comme le football, le handball, l'athlétisme et autres, pratiquées dans les divers établissements. Ces diverses rencontres avaient conduit les élèves de Sainte-Anne à classer leurs différents adversaires dans une échelle graduée de *sympathiques* à *déplaisants*. Or, Saint-François, détenait depuis longtemps déjà, semblait-il, le record d'antipathie au sein des différents compétiteurs par le comportement très bourgeois voire hautain de sa population sportive. Aussi dès qu'ils essuyaient une lourde défaite, la renommée des adversaires du moment atteignait son paroxysme et faisait l'objet d'interminables conversations en cour de récréation.

Mes parents ignoraient sans doute cette réputation élitiste attachée à l'Etablissement qui allait m'accueillir et que tout le monde véhiculait dans la cité de CHAMBÉRY. Ainsi comprendrez-vous mieux mon appréhension à l'approche de cette rentrée.

La rentrée 1959

Maman avait certainement dû m'accompagner encore pour cette rentrée et son angoisse devait avoir un niveau proche de celle qui m'habitait. L'établissement portait le nom d'Externat alors que je m'y présentais, ainsi que de nombreux autres "péquins", comme interne rencontrant ainsi, sans m'en douter, un bel oxymore.

Notre première rencontre fut celle d'un des personnages clés de l'établissement : le concierge ou gardien, Mr DUC. Ancien gendarme à la retraite il vivait avec son épouse dans le petit pavillon situé à l'entrée de l'établissement. Il contrôlait ainsi toute les entrées et sorties qu'elles fussent pédestres ou motorisées, en autorisant ou non l'accès par la maîtrise d'un immense portail. La fausse rigueur de son accueil était vite démasquée par son chaleureux accent du terroir qui dévoilait assez vite la bonté du personnage. Avec mon père, c'était la rencontre de deux hommes bons qui venaient de sympathiser.

On ne pouvait souhaiter mieux comme entrée en matière et c'est donc rassérénés que nous abordions les obstacles suivants. Je me retrouvais assez vite à l'aise dans ces bâtiments qui ressemblaient tellement à ceux du pensionnat que j'avais quitté en juillet, c'est-à-dire aussi vieillots et peu accueillants. L'arrivée dans mon futur dortoir confirma mon appréciation sur les bâtiments, c'est-à-dire que les lits étaient identiques à ceux que j'avais fraîchement fréquentés et leur densité au mètre carré me parut même plus importante. Bref, rien de neuf sous le soleil des pensionnaires, rien ne ressemblait plus à un pensionnat qu'un autre pensionnat, ce dernier fût-il soi-disant considéré plus bourgeois que les autres. Ma seconde impression, plus agréable celle-là, fut de constater l'absence de petits pensionnaires généralement bruyants et qui me rappelait que je faisais désormais partie des grands, même si j'étais classé dans les plus petits des grands. En effet ce dortoir n'abritait que les internes les plus âgés c'est-à-dire ceux allant de la classe de seconde à la classe de terminale, quelle fierté. Regardant autour de moi, j'observais que les autres internes, vraisemblablement des anciens accompagnés de leurs parents, ne correspondaient guère à l'image de bourgeois hautains qu'on m'avait laissé supposer. Après avoir rangé mes affaires nous sommes allé visiter les parties accessibles du pensionnat c'est-à-dire différentes salles de classe, le réfectoire et les cours de récréation dans une desquelles, la plus grande, je découvrais avec étonnement la

présence de nombreuses tables de ping-pong alignées sous un immense préau.

Le bâtiment le plus récent séparant les deux espaces de récréation abritait au rez de chaussée une très grande salle d'études, une simple salle de classe ainsi que le classe de physique-chimie qui se distinguait des autres par la présence d'une longue paillasse à carreaux blancs hérissée de robinets bleus à col de cygne. On devinait également la présence de petits tuyaux horizontaux dont j'apprendrai très vite qu'il s'agissait de sorties de gaz destinées à alimenter des becs BUNSEN [58]. Cette classe quasiment neuve ainsi équipée me garantissait de suite le sérieux de l'établissement effaçant en partie les doutes qu'avaient fait apparaître la découverte des conditions de logement. A l'étage de ce bâtiment se trouvait la chapelle à laquelle on accédait par un escalier monumental. La découverte de cet immense espace de prière et de recueillement fut une véritable stupéfaction ! (photo 44)

| |
|-----------------|
| Photo 44 |
| Chapelle ? |

En effet, haute d'au moins deux étages et contenant deux rangées d'une vingtaine de bancs neufs, cette chapelle plus grande que de nombreuses églises de villages était d'une clarté que, seule peut-être, la présence Divine pouvait expliquer. Derrière le maître-autel constitué d'une simple mais grande table de bois stylisée s'élevait une gigantesque croix également en bois paraît-il dessinée par le professeur de dessin de l'Externat, Melle Elisabeth MEYER [59] artiste semblait-il connue du milieu chambérien.

A l'issue de cette première découverte de l'Etablissement, restait à saluer le Père supérieur, le chanoine Ernest ARMINJON. La noble prestance du personnage imposait d'emblée un sentiment d'humilité. Son accueil sympathique mais sans enthousiasme était accompagné d'un sourire qui confinait au rictus et avait tôt fait de vous indiquer qu'il était vraiment "Le Supérieur" de l'Externat. Le léger sifflement

qui accompagnait sa voix rendait ses premières paroles d'autant plus suaves que son vocabulaire était à la fois pertinent et raffiné. Aussi étais-je impressionné et conquis, surpris de n'avoir pas su déceler cette particularité lors de notre première rencontre, le jour de mon inscription.

L'heure du départ des parents avait sonné, on était dimanche soir et sachant que six jours seulement me séparaient de la prochaine sortie cette première semaine de découverte aller vite passer.

Inutile de vous décrire dans le détail les différentes étapes logistiques de la vie de pensionnaire sinon qu'elle ressemblait beaucoup à celles vécues les années précédentes à LA MOTTE SERVOLEX. Un détail toutefois qui a eu pour moi beaucoup d'importance réside dans la situation géographique de l'Etablissement. En effet l'Externat se situait dans la partie intramuros de CHAMBÉRY c'est-à-dire qu'à l'inverse du Pensionnat Sainte Anne qui se trouvait quasiment en rase campagne, on pouvait entendre tous les bruits de la ville qui avec la pollution lumineuse du soir nous rassuraient. La gare SNCF était à un quart d'heure de marche et les voies de chemin de fer menant en Italie, à Grenoble ou en Tarentaise passaient à un peu plus d'une centaine de mètres des dortoirs. Aussi, cette proximité éveillait-elle en nous les rêves d'évasion les plus fous, impensables au "pénitencier" de LA MOTTE.

La première semaine.....et les suivantes

La première semaine a une importance capitale car c'est au cours de ces quelques jours que vous devez assimiler le règlement et que les informations les plus importantes sont collectées auprès des anciens. Par ailleurs elle vous permet aussi de voir défiler vos futurs professeurs et de prendre connaissance de l'emploi du temps qu'ils vous ont concocté. Vous pouvez également, au cours de ce laps de temps limité, vous faire une opinion rapide et souvent assez juste sur les individus que vous côtoyez, qu'ils soient élèves ou enseignants.

S'il on exclut ma première rencontre avec le Père Supérieur, mon premier contact avec la hiérarchie se fit avec le surveillant du dortoir le Père GUILMOT. Ce bon Père dont j'avais immédiatement trouvé qu'il ressemblait à un moine m'avait paru plutôt sympathique, échangeant avec les anciens et prévenant avec les nouveaux. C'est lui qui allait passer la nuit à nous surveiller et j'en étais plutôt rassuré. C'est également lui que je découvrais au réveil le lendemain matin à six heures, souriant et amène pour surveiller que chacun d'entre nous n'essayait pas d'échapper à la revigorante toilette à l'eau froide, bien entendu. Après une succincte vérification de l'absence de désordre sur des lits sans défauts, ce bon Père GUILMOT était chargé de nous conduire en salle d'étude où nous attendions en silence et sous la surveillance de Mr. BARROYER qu'il fût sept heures quinze pour passer au réfectoire, toujours en silence et désormais sous l'autorité du Père SANDRAZ. Voilà déjà trois personnages que j'allais fréquenter au cours des années à venir et qu'il convient de vous présenter avant de poursuivre ce récit.

Le Père Marc GUILMOT n'était pas chargé de cours en particulier et bien que le terme "factotum" convienne assez bien à ses activités je préfère utiliser l'expression "homme universel" qui correspond mieux à ses différentes obligations. Outre sa charge de Maître de Chapelle pour laquelle il tenait l'orgue et dirigeait la chorale, il était également chargé de cours de catéchisme, de diverses surveillances de classes, de promenades et comme nous l'avons vu de dortoir. C'est sans compter ses nombreuses activités extérieures et notamment sa présence, me semble-t-il, dans la paroisse de MYANS [60]. Sa gentillesse empreinte d'une certaine naïveté en avait fait une tête de turc pour certains qui l'avaient affublé du surnom de "Pattier" [61] en raison de ses soutanes souvent élimées et/ou tachées.

Pierre BARROYER était un nouveau surveillant que découvraient les anciens en même temps que les nouveaux. Un peu moins de la trentaine ce nouveau "pion" avait la particularité de présenter une

belle chevelure rousse accompagnée de grains du même ton sur le visage. Sa voix fluette n'était pas particulièrement adaptée aux exigences de sa fonction car ses remarques à haute voix étaient difficiles à percevoir et ses "coups de gueule" atteignaient à peine les derniers rangs de la salle d'étude.. Nous apprendrons vite qu'il était originaire de NANCY ou de ses environs et passionné de football, ce qui l'avait tout de suite rendu sympathique auprès des élèves. Ceux-ci n'avaient pourtant pas tardés à le surnommer "Larouiile" en hommage à sa crinière sans toutefois savoir que la région de NANCY était riche en hématite, oxyde de fer $\alpha\text{-Fe}_2\text{O}_3$ couleur rouille !

Le père Abel SANDRAZ occupait la fonction de surveillant général. De taille moyenne avec de larges épaules il était la bête noire des agités comme de tous les élèves incapables de se conformer au règlement intérieur. Son efficacité dans le domaine de la surveillance était d'autant plus redoutable que sa fonction lui imposait d'être présent aux récréations, grandes ou petites, au réfectoire comme dans tous les mouvements interclasses. Bref, il devait toujours être au four et au moulin et paradoxalement il y était. Empoisonnés par une telle situation les vieux routiers de la combine n'avaient-ils pas tardé à le surnommer "Secco" en référence à une colle forte de l'époque commercialisée sous le nom de SECCOTINE.

Reprenons le déroulement de la journée que nous avons abandonné à l'entrée au réfectoire pour la prise du petit déjeuner de 7h15 à 7h45. La table du fond située près du mur était celle des terminales et les suivantes se remplissaient avec les autres classes dans le sens croissant. Comme à LA MOTTE ce premier repas de la journée était essentiellement constitué de pain et de café au lait mais des bols remplaçaient désormais les assiettes creuses qui m'avaient tant choqué chez les Frères. Les élèves allergiques au lait ou au café pouvaient prendre du thé. Beurre, confiture, miel en provenance de nos chères familles et soigneusement rangés dans le casier de chacun allaient servir à tartiner de grosses et belles tranches de pain issues de vraies boules de campagne. Sous la surveillance du Père SANDRAZ

ce petit déjeuner était sans doute le plus calme des trois repas de la journée. D'abord parce que les élèves n'étaient pas tous bien réveillés malgré l'étude qui précédait et sans doute aussi parce qu'en volume ingéré, il constituait le repas le plus important. Suivait ensuite une étude d'une demi-heure (7h45-8h15) en principe destinée à préparer les cours de la matinée à venir mais en fait mise à profit pour satisfaire aux besoins naturels urgents que le copieux petit déjeuner avait catalysés. Ainsi, les quatre WC à la turque mis à notre disposition faisaient-ils l'objet d'une fréquentation exceptionnelle malgré les odeurs nauséabondes qui s'en dégageaient.

A partir de 8h15, tous les internes regroupés en salle d'étude se dirigeaient vers leurs classes respectives où ils rejoignaient les élèves externes car oui, l'Externat recevait aussi et surtout des élèves de CHAMBÉRY et de ses environs au titre d'externes ou demi-pensionnaires. C'est d'ailleurs probablement par cette population d'externes dont beaucoup d'entre eux étaient issus de CSP+ que l'Établissement avait acquis au cours des années la réputation de "bourgeois". De nombreux fils de notaires, de médecins, de commerçants, de professions libérales et d'industriels fréquentaient SAINT-FRANÇOIS, mais quoi de plus naturel que de confier ses enfants à l'enseignement catholique dans la Capitale de la Savoie, pays de mission.

En raison de la présence d'élèves externes les horaires des cours avaient été établis de sorte qu'ils correspondent aux horaires généralement pratiqués dans tous les établissements scolaires. Soit trois heures le matin de 8h30 à 11h30 et trois heures l'après-midi de 13h30 à 16h30. Trente heures de cours auxquelles il convient d'ajouter me semble-t-il les trois heures du jeudi matin et peut-être aussi les heures d'enseignement religieux (catéchisme/apologétique).

A partir de ces éléments et pour me faciliter la tâche, je vais vous présenter dès maintenant les différents enseignants qui ont essayé

avec plus ou moins de succès de me faire assimiler le programme de leurs matières respectives en classe de seconde M prime et plus tard. Mais avant d'aller plus loin il me faut faire la lumière sur cette section barbare portant le sigle M prime (M'). En 1959 et jusqu'en 1963 le baccalauréat comportait une première et une seconde parties. L'obtention de la première partie en classe de première était obligatoire pour passer en terminale et postuler au baccalauréat proprement dit qui proposait les quatre options suivantes :

- Philosophie
- Sciences expérimentales
- Mathématiques élémentaires
- Mathématiques et technique (*réservé à la filière technique*)

En principe et au regard des quatre options que je viens de citer, dès l'entrée en quatrième (*seconde langue*) voire en sixième (*latin et grec*) il était plus ou moins conseillé aux parents de réfléchir à l'orientation de leurs enfants. Pour mon entrée en sixième au lycée d'ALBERTVILLE mes parents avaient sûrement suivi les conseils de mon cousin Pierrot ainsi que la rumeur de l'entourage en me privant de latin. Le sort en était donc jeté pour mon avenir : j'entrais en classe de sixième moderne 6^e M. Mon redoublement en cinquième à LA MOTTE confirmait ce choix en l'aggravant car s'agissant d'un cours complémentaire destiné en principe aux élèves ne souhaitant pas poursuivre au-delà du BEPC, la seconde langue prévue en quatrième était remplacée par les sciences naturelles ainsi que des éléments de physique et chimie, m'imposant de facto la filière M prime. Ainsi, au sein des sections B, C et M déjà présentes à l'Externat et grâce à la décision du supérieur ARMINJON nous nous retrouvions, avec un nouvel arrivant à l'accent méridional, deux représentants de la section M prime.

Parmi les bons Pères enseignants en classe de seconde, le Père PERRUCON (*photo 45*) avait la lourde tâche de nous faire oublier dictées et grammaire pour nous ouvrir sur la littérature avec ses amis MAROT, VILLON, RONSARD, RABELAIS...bref tous ces

auteurs présents dans le premier tome du LAGARDE & MICHARD consacré aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles.

Le programme de mathématiques, très différent de celui des années précédentes et donc assez déconcertant était développé par le Père Lucien TISSOT (*photo 45*). Sa réputation de pédagogue n'était pas usurpée et le rythme auquel il nous fit progresser permettait à tous (*ou presque*) de ne pas décrocher.

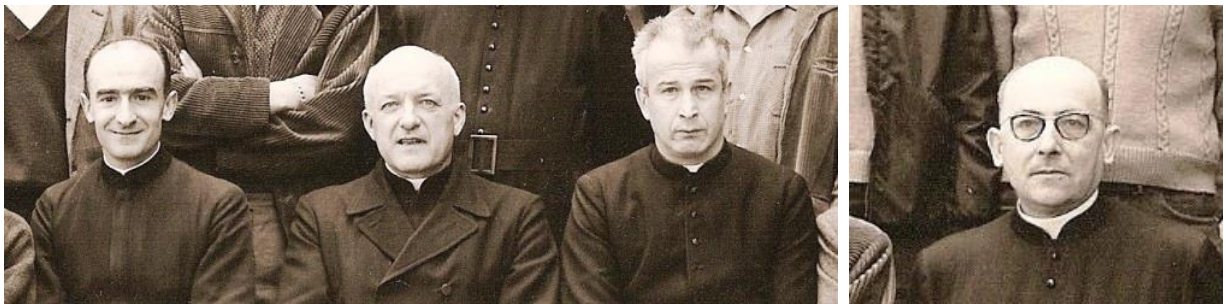


Photo 45

De g. à d: Les Pères Charles PERRUCON, Ernest ARMINJON, Maurice CHALLIER et Lucien TISSOT

Physique et chimie dépendaient du père Maurice CHALLIER (*photo 45*) qui enseignait dans la salle de classe spécifique décrite plus haut. Sa grande taille qui semblait lui faire manquer de souplesse ainsi que sa coupe de cheveux en brosse lui avaient fait attribuer, semble-t-il, le surnom de "balai". Il était assez bon pédagogue essayant d'agrémenter son cours de blagues un peu simplettes qui hélas ne faisaient rire que lui. En bon scientifique nombre de ses explications étaient truffées de son leitmotiv favori : « *tout se passe comme si...* ». Ses rares emportements envers les élèves le conduisaient souvent à de croustillants lapsus dont ma classe se souviendra toujours : « *si vous continuez à travailler comme ça vous finirez par casser des routes au bord des cailloux !* ».

Pour ceux qui comme moi avaient depuis longtemps choisi l'anglais en première langue c'est le Père CLERC-ROLLAND qui avait la charge de nous faire aimer et progresser dans la langue de SHAKESPEARE. La rumeur le disait diplômé d'une grande université anglaise, OXFORD ou CAMBRIDGE, ce qui compte tenu de son érudition et de la qualité de sa prononciation semblait tout à fait probable. Il réussissait cependant à rendre les cours ennuyeux en nous faisant travailler les poètes comme John MILTON alors que notre niveau moyen de vocabulaire ne nous autorisait pas encore à traverser le CHANNEL. Cela étant, il contribua beaucoup à améliorer mon accent qui est quand même resté "*poor and continental*"

En sciences naturelles à propos desquelles j'ai du mal à retrouver le thème du programme de seconde M', mon camarade méridional et moi-même avons passé le premier trimestre seuls dans une classe, chacun d'entre nous confronté à un manuel flambant neuf qui sentait bon l'encre d'imprimerie. C'est seulement au début du second trimestre que le père ARMINJON réussit à nous faire bénéficier des trois ou quatre heures de cours hebdomadaires par un jeune et élégant enseignant dont je ne me souviens pas du nom mais dont je me rappelle qu'il faisait partie d'une des très nombreuses grandes familles chambériennes fréquentées par notre Père Supérieur.

En Histoire et Géographie la classe de seconde héritait d'un professeur civil, quoique le terme prêtât à sourire puisque ce civil était un colonel en retraite. En effet c'est au colonel POCHARD, célèbre par ailleurs [62], que revenait la mission d'intéresser les élèves à ces deux matières souvent considérées comme secondaires eu égard au faible coefficient qu'elles représentaient par rapport aux autres. Bien que personnage sans doute érudit, ses cours étaient d'un tel ennui que le chahut s'installait assez vite de sorte qu'il devenait impossible d'écouter le cours qu'il continuait à dispenser dans ce brouhaha. Restant digne et d'un calme olympien, il faisait manifestement mine de ne rien percevoir. Aussi, nombre d'entre nous

s'étonnaient même qu'il n'usât jamais de l'autorité militaire dont il avait probablement pu tirer parti au cours de sa brillante carrière.

Peu de souvenirs me restent des cours de dessin prodigués par l'artiste qu'était Mme MEYER [59]. Seules me reviennent sa petite taille, sa voix un tantinet criarde et surtout sa silhouette caractérisée par des vêtements assez mal assortis. Une coupe de cheveux courte et plutôt masculine au bol, complétait cette allure très originale.

Enfin, venons-en aux cours d'éducation physique probablement la matière la plus prisée des garçons que nous étions, âgés de seize à dix-sept ans pour la plupart bouillants d'énergie. Je connaissais déjà de vue Mr. BÖHLE pour l'avoir remarqué sur les terrains de sports lors de rencontres entre établissements. Pas très grand, le crâne dégarni toujours bronzé et brillant, il était vêtu d'un survêtement et arborait été comme hiver un chronomètre de marque ZIVY autour du cou. Il était bien connu dans la cité des Ducs de Savoie comme entraîneur de la section athlétisme du S.O.C. (Stade Olympique Chambérien) club alors célèbre par son équipe de rugby classée en première division. Mr. BÖHLE était assez sympathique et son accent "parigot" venu d'on ne sait où le rendait populaire auprès de ses élèves. Toutefois, exception faite de l'athlétisme, je ne me souviens pas que dans tous les sports pratiqués à l'Externat il ait été un vrai entraîneur fédérateur. Nous formions nos équipes entre copains, lui laissant la seule tâche administrative d'organiser les rencontres à partir des directives de l'UGSEL.

J'évoquerai en cours de récit les autres enseignants ou surveillants divers de l'Externat que j'ai pu connaître bien qu'ils ne fussent pas mes professeurs. Mais continuons la journée et considérons que les trois heures de cours de la matinée pour lesquelles nous avons quitté l'étude à 8h15 se sont bien déroulées et que nous en sortons comme prévu à 11h30.

A partir de 11h30 internes et externes se séparaient de nouveau ; ces derniers pour aller déjeuner en famille tandis que les internes allaient déposer leurs affaires en étude avant une courte récréation. A l'appel du Père SANDRAZ nous devions nous mettre en rangs pour pénétrer en silence dans le réfectoire où les couverts avaient été mis par les bonnes sœurs et ce brave MICHEL, un civil sans âge et un peu handicapé, souffre-douleur des bonnes Sœurs et de quelques petites canailles que comptaient les internes et demi-pensionnaires.

Le repas se terminait vers 12h30-12h40 pour faire place à la plus longue récréation de la journée qui devait nous mener à 13h30, horaire de reprise des cours de l'après-midi. Cette petite heure de détente se passait dans l'immense cour intérieure formée par les divers bâtiments (*photo 43*) où les plus sportifs avaient le choix entre le tennis de table pratiqué par tous types de temps sous l'auvent et le volley-ball réservé aux beaux jours. Je suis incapable de me souvenir si la pratique du football était autorisée mais quelques images de Mr. BARROYER essayant de dribbler des élèves me reviennent, tendant à lever mes doutes à ce propos.



Photo 43

Vue aérienne récente de l'Extrnat Saint François de Sales

Bien que "Secco" leur fît la chasse, quelques groupes d'allergiques au sport, et souvent à toute activité, se formaient çà et là autour d'un bavard qui maintenait en haleine un auditoire crédule de désœuvrés. N'oublions pas les accros de la cigarette, toujours situés au point le plus éloigné du surveillant et facilement repérables par le mouvement permanent appliqué à la main supportant l'objet du délit. Cette agitation de faible amplitude, destinée à éviter l'accumulation trop voyante de fumée se pratiquait surtout avec la main coupable dissimulée au fond d'une poche de la blouse, au risque de se brûler les doigts voire le tissu de la poche. Bien qu'on trouvât des fumeurs précoces c'est surtout dans les grandes classes à partir de la seconde que l'addiction devenait sévère. Bien que pratiquant beaucoup de sports, j'ai assez vite fait partie de ces intoxiqués mais jouant petit bras à côté de champions comme René MERMIN ou Ruddy VILLEMUS, deux copains Albertvillois. A ce propos, MERMIN qui "clopait" dans toutes les positions et en tous lieux, reçut un jour dans les toilettes où il fumait, le contenu d'une grande casserole d'eau froide préparée par "Secco". Alors qu'il sortait en hurlant prêt à "casser la gueule" au mauvais farceur il tomba sur le coupable qui avait du mal à retenir sa joie en disant : « *Eh mon vieux, j'ai vu de la fumée j'ai cru qu'il y avait le feu !* ».

Si cette grande récréation était souvent synonyme de détente, par grand froid toutes les activités relevant d'un sport quelconque étaient supprimées. Alors prises d'assaut, les tables de tennis étaient vite accaparées par les meilleurs qui ne perdant que rarement monopolisaient la table pendant toute la durée de la récréation. Les regroupements de blouses grises devenaient alors inévitables et les visages habituellement souriants prenaient la couleur des blouses ; seuls les cris des plus petits résonnaient encore dans cette morne enceinte. Dans ces conditions et si le grand froid persistait, le Père SANDRAZ entrouvrait sa carapace de rigueur et équipé de seaux d'eau il construisait avec l'aide de quelques-uns de ses "protégés" une

magnifique et longue glissade de glace sur laquelle tout le monde se précipitait dans un joyeux élan.

A l'issue de cette longue période de récréation, c'est-à-dire à 13h30 nous partions rejoindre les externes en salles de classe jusqu'à la fin des cours à 16h30. Une petite demi-heure pour le goûter et retour en salle d'étude jusqu'à 19h15. Cette longue période d'étude était destinée à la réalisation de nos devoirs ainsi qu'à la révision des leçons pour la journée du lendemain. Nous disposions chacun d'un grand pupitre c'est-à-dire d'un grand coffre avec couvercle en plan incliné. Chacun de ces pupitres était solidaire d'un ensemble de deux ou quatre autres (?) formant un bloc avec un seul siège constitué par un banc. Ce pupitre que nous considérions à tort comme notre propriété privée contenait évidemment tout le matériel scolaire, livres, cahiers, stylos mais aussi des objets personnels. Parmi ceux-ci figuraient les extras alimentaires non périssables rapportés à chacune de nos sorties dans la famille ou acquis par l'entremise, interdite, d'un copain externe. Il était bien entendu que l'utilisation de cette nourriture était limitée aux récréations et en particulier à celle du goûter. Il faut avouer qu'au cours de cette étude interminable la tentation de grignoter un biscuit ou de croquer un ou deux carreaux de chocolat était grande. Aussi cette dégustation n'était-elle possible qu'en utilisant le battant du pupitre comme écran en veillant bien à ce que l'opération ne durât pas trop longtemps pour ne pas paraître douteuse.

Au cours de cette longue étude nous étions tout de même autorisés, en levant le doigt et après accord du "pion", à visiter un copain pour échanger sur le devoir en cours ou tout autre motif relevant strictement du travail. Les demandes trop fréquentes d'un même élève se terminaient toujours par un refus qui mettait fin à ses déplacements. Au cours de ces visites entre copains celles qui n'étaient manifestement pas indispensables donnaient souvent lieu à un court, discret et gentil corps à corps dont le surveillant ne pouvait

que constater sans preuve, le bref retour au calme et le sourire des combattants.

Seul l'internat pouvait réussir à maintenir, avec il est vrai plus ou moins d'efficacité, des garçons de quinze à dix-huit ans en étude pendant plus de deux heures en fin d'après-midi. Aussi les quelques indisciplines mineures qui se produisaient çà et là représentaient la soupape indispensable qui limitait la pression à une valeur acceptable.

Vers 19h15 le Père SANDRAZ prenait le relais de Pierre BARROYER pour nous accorder quelques minutes de détente dans la petite cour intérieure entre la salle d'étude et le réfectoire. Puis, après l'incontournable *bénédicté* nous passions tous à table pour nous restaurer dans un brouhaha qui contrastait avec le silence bien relatif qui avait accompagné notre longue étude.

Quelques minutes de battement dans la même petite cour intérieure avant de retourner dans la salle d'étude jusqu'à 21h. Ces trois-quarts d'heure d'étude étaient le plus souvent surveillés par le Père Gabriel FAURE, professeur d'anglais en premier cycle et surnommé "Le Niaque ou Le Niakoué". Cette désignation était directement issue du qualificatif "maniaque" qui caractérisait semble-t-il le personnage que je n'avais pas encore eu le loisir d'analyser. Avec le temps j'ai pu constater que l'attribut convenait parfaitement au sujet puisque son installation au bureau de surveillant procédait d'une régularité prodigieuse dans les gestes et leurs enchainements. Après une courte prière d'introduction à l'étude il s'asseyait, retirait sa montre-bracelet et la déposait devant lui, légèrement à sa droite. Puis venaient les différents stylos sans doute destinés à montrer qu'il allait prendre des notes sur les fortes têtes, positionnés eux légèrement à gauche. Enfin il ouvrait son bréviaire mais avant de s'y plonger, immobilisait la tête face à la porte du fond et balayant du regard de gauche à droite comme le ferait un radar, couvrait tout l'espace à surveiller. La fatigue oculaire avait souvent raison de cette technique implacable, autorisant quelques micro-chahuts à se

manifester. A 20h50 pile, d'où l'importance de la position du bracelet-montre, immobile comme une statue le bon Père déclamaït :

« Ceux qui veulent aller au(x) cabinet(s) peuvent sortir ! ».

Comme le dortoir ne disposait que d'un seul WC il était fortement conseillé aux vessies pleines et aux intestins saturés de prendre leurs dispositions. Ainsi, une noria d'organismes en attente se formait-elle, incluant les accros de la cigarette qui profitaient de l'absence de "Secco" dans cette tranche horaire pour tirer quelques bouffées avant d'aller dormir.

Dès 21h la porte du fond de l'étude s'entrouvrait discrètement laissant apparaître la noble silhouette du Père Supérieur Ernest ARMINJON. Son arrivée signifiait qu'il était temps d'aller dormir, non sans avoir récité la prière qui répétée des centaines de fois ne peut pas s'oublier :

*« Merci Seigneur de tous vos bienfaits
Gardez nos âmes dans la Paix
Et que nos cœurs joyeux vous chantent à tout jamais »*

Arrivés au dortoir, un nouveau surveillant nous attendait, le Père BALZARIN, une personnalité détestable à l'opposé du bon GUILMOT et dont je n'ai jamais su quelles étaient ses véritables attributions dans l'Externat ni même s'il avait jamais eu la moindre fibre chrétienne.

Le récit de cette première semaine peut être étendu à toute l'année scolaire à l'exception des faits que je considère personnellement les plus marquants et que je ne manquerai pas de décrire plus loin.

J'observe qu'au stade où nous en sommes arrivés vous avez fait connaissance avec presque la totalité du corps enseignant et surveillant de l'Externat, tout le moins ceux qui m'ont eu comme élève au cours de cette première année. Toutefois pour être rigoureux il

convient que vous fassiez aussi connaissance des autres professeurs que j'ai pu fréquenter les années suivantes ou par procuration à l'écoute des nombreux récits qu'en faisaient les copains ou les anciens qui les avaient pratiqués.

Le Père François NICOLLET était le plus âgé d'entre eux. Professeur de philosophie et ancien supérieur de l'Externat je l'ai connu en terminale, bon et bienveillant à l'image de sa voix douce qui exigeait un silence complet pour être perçue. Il s'agissait d'un beau vieillard aux cheveux argentés portant encore une impeccable raie sur le côté, comme un jeune homme mais dont la peau diaphane des mains trahissait le nombre des ans. Le gentil surnom qui lui avait été depuis longtemps attribué était "Fanfoué" c'est-à-dire son prénom en patois.

Les Pères MOLLARD et BOLLON âgés eux aussi, enseignaient le latin/grec pour le premier, simplement surnommé "Le Mol", et l'italien pour le second qui portait le pseudonyme "Le Sosse" dont je ne connais pas l'origine.

Le Père BOLLON avait la singularité de porter un dentier sans doute mal adapté à son maxillaire supérieur de sorte qu'il lui était semble-t-il nécessaire de le maintenir en place à l'aide de l'index de la main droite dès qu'il prenait la parole. Je doute d'ailleurs que dans ces conditions il pût transmettre le merveilleux accent de la langue de DANTE.

Autre particularité de Père BOLLON, sa propension à se laisser "embarquer" par les élèves sur des sujets délicats à aborder et notamment sur la vie sexuelle des adolescents. Confesseur comme tous les autres Pères pouvaient l'être, il partait au "quart de tour" à propos de la masturbation, sujet sur lequel tous ses élèves s'efforçaient de l'aiguiller en confession comme en cours, avant de rapporter le croustillant entretien à la récréation.

Manque le Père BAUDIN dont je ne me rappelle pas les attributions ainsi que le Père RUBOD professeur d'allemand, propriétaire d'une RENAULT Dauphine dont il était particulièrement fier.

J'allais oublier Michel GARIN qui officiait comme surveillant mais plutôt à temps partiel me semble-t-il. Je me souviens d'autant mieux de lui qu'il était Albertvillois et demeurait avec ses parents Cité AUBRY à une centaine de mètres de chez mes parents. Michel fera des études de journaliste qui l'ont, je crois bien, mené pour un temps à la tête de l'AFP (Agence France Presse) à PARIS.

Je pense dès lors avoir passé en revue avec assez de détails tout le corps enseignant. Aussi vais-je maintenant parler un peu des quelques copains qui ont marqué cette année de seconde.



Photo 46

Classe de seconde année scolaire 1959-1960

Les premiers copains

Comme je l'ai déjà précisé, la classe de seconde était hétéroclite parce que composée d'élèves préparant diverses options. Elle n'était constituée que de vingt-quatre élèves (*photo 46*) dont sept internes seulement, réduisant ainsi bougrement la probabilité de se faire de nombreux copains dans cette dernière catégorie. Pourtant, il ne me fallut pas très longtemps pour trouver en René JALIN un bon compagnon d'infortune pour traverser cette nouvelle année scolaire ainsi que les années suivantes. Au cours de la première étude du soir je remarquais dans la rangée située devant la mienne un individu souvent affairé dans son casier dont le couvercle du pupitre me masquait la vue du surveillant. Maintenant le pupitre ouvert avec le sommet de son crâne il pouvait ainsi tourner la tête alentour sans se faire remarquer et découvrir son voisinage. Tandis que nos regards se croisaient, je pouvais observer qu'il était en train de se restaurer et c'est alors que, brandissant un saucisson sec déjà bien entamé, il me proposa par gestes discrets de partager son plaisir. Tout encore investi par l'anxiété du premier jour et le peu d'appétit qu'elle provoquait, je déclinai l'offre mais acceptais l'idée de devenir copain. René et moi avons à peu près la même grande taille et des origines assez proches puisqu'il était originaire de LA TOUR DU PIN en Isère où ses parents avaient une activité dans le domaine de la chaussure. Peut-être souffrait-il, ou non, du bégaiement qui le handicapait quelquefois pour la prise de parole mais il était brillant voire déroutant en maths et en physique [63], bon également dans les autres domaines qu'il traitait pourtant en dilettante.

Ma relation avec René m'avait permis de faire connaissance avec BERTHIER qui habitait MONTMELIAN ainsi qu'avec CARRIAS une "grande gueule" originaire de BOURGOIN.

La pratique en récréation du tennis de table comme débutant m'avait également permis de multiplier les connaissances. A ce propos, René

JALIN qui pratiquait un détestable mais efficace jeu de "poussette" exaspérait ses adversaires à un point tel que ces derniers perdaient vite leurs moyens et sombraient dans une déshonorante défaite. Seul le grand champion VALY était indéboulonnable.

A cette brève liste il convient d'ajouter les copains Albertvillois qui n'étaient pas dans ma classe mais que je croisais en récréation. Ils s'appelaient Renaud MAZELLIER, René MERMIN, MONTJOVET, SEVE. Puis mes relations s'étendirent aux demi-pensionnaires et externes comme Bernard PERRUCON, Bernard GUGUET-DORON, et Pierre GERMAIN.

En regardant les différentes photos de classes je considère que pour éviter de vous imposer une litanie ennuyeuse, il convient de me limiter d'autant que j'aurai probablement l'occasion d'en convoquer de nouveaux au cours des années à venir.

Jeudis, Dimanches et Jours de Fête à l'Externat

Concernant les espaces de loisirs j'observe qu'ils étaient assez peu nombreux. En effet, le jeudi matin étant occupé par trois heures de cours, il ne nous restait que l'après-midi consacrée pour la majorité d'entre nous à différentes activités sportives auxquelles étaient également conviés les externes et demi-pensionnaires qui nous avaient quittés à 11h30.

L'Externat disposait pour cela d'un immense terrain en herbe situé, me semble-t-il sur la route de BASSENS, sur lequel avait été construit un modeste bâtiment en bois qui faisait office de vestiaire. Nous nous y rendions à pied et en rangs munis de nos sacs de sport, ce qui nous prenait quand même une bonne vingtaine de minutes. Sur place nous formions nous-mêmes nos équipes et pratiquions, entre nous, le sport collectif pour lequel nous n'avions guère le choix qu'entre football et rugby. Au bout de quelques semaines les meilleurs d'entre nous au football étaient sélectionnés par Mr. BÖHLE -dont la compétence en sport collectif était douteuse- pour

participer au championnat UGSEL [57] entre établissements scolaires de la région.

Exception faite des internes très éloignés de leur domicile, pour ceux qui comme moi avaient l'habitude de rentrer en famille chaque samedi soir, le dimanche à SAINT-FRANÇOIS résultait d'un quelconque problème de discipline ou de travail survenu dans le courant de la semaine. Bien que ce type de retenue fût assez rare dans mon cas, la journée du dimanche à l'Externat était d'un ennui difficile à supporter, ne serait-ce que par la simple absence de la plupart des copains et le fait d'être entouré d'élèves avec qui vous n'avez rien à partager. Ajoutez bien sûr à cela la privation de compagnie de ses parents et le déficit d'affection que vous y associez avec démesure.



Photo 47

Surveillance musicale du samedi soir par le bon Père GUILMOT

Ce sentiment d'abandon vous prenait dès le commencement de l'étude de 17h du samedi soir et jusqu'au dortoir. Là, le Père GUILMOT (*photo 47*) attendait que les potaches fussent calmés pour installer un de ses électrophones entre les deux parties du dortoir. Par charité chrétienne le bon Père avait décidé, chaque samedi soir,

d'adoucir la tristesse des punis comme la mélancolie des autres en nous offrant un concert de musique classique. Grâce à ces séances mon attraction par ce type de musique se confirmait et son choix de spécialiste développait mon éclectisme, me faisant découvrir des compositeurs célèbres dont j'avais déjà entendu et pu apprécier les mélodies.

La matinée du dimanche était plus agréable parce que plus décontractée et en partie occupée par une grand-messe à la chapelle. Le repas de midi, en principe amélioré par rapport à ceux de la semaine, se déroulait dans un réfectoire au quart rempli donc beaucoup plus calme que d'habitude.

La partie du dimanche la plus redoutée et vraiment la plus redoutable était celle consacrée à la promenade de l'après-midi. Pour notre santé, donc pour notre bien-être, il était indispensable de prendre l'air et par conséquent de faire de l'exercice en s'éloignant le plus possible du centre-ville. C'est ainsi que j'ai pu faire connaissance, à pied et en rangs pour les premiers kilomètres, de la banlieue chambérienne. Notre première sortie me fit découvrir "LES CHARMETTES" [64], haut lieu des débuts du romantisme pour certains dont seuls mes pieds endoloris se souviennent. Idem pour LES MONTS, SAINT-SATURNIN, BARBERAZ, CHAMBÉRY-LE-VIEUX.... Après trois heures de marche, insupportable pour un adolescent en révolte, le retour en étude était pour une fois un instant béni qui marquait la fin d'une bien triste journée.

Les Fêtes célébrées à l'Externat étaient essentiellement les grandes fêtes religieuses dont les dates ne correspondaient pas à celles des vacances scolaires. S'il s'agissait d'un dimanche comme c'est le cas de Pâques ou de la Pentecôte, seuls les élèves qui ne rentraient pas dans leurs familles participaient aux différents offices c'est-à-dire Grand-Messe, Vêpres et Salut de Saint-Sacrement. Le repas de midi était amélioré et la surveillance moins tatillonne. Les fêtes qui se tenaient en semaine comme la Saint-François de Sales du 24 janvier ou celle

de l'Immaculée Conception du 8 décembre affichaient le même programme complété par la présence des externes et une plus grande solennité apportée par la chorale, l'orgue et les instrumentistes amateurs de l'Externat. Au cours de ce type de fêtes nous étions dispensés de cours remplacés par davantage de récréations, mais ne coupions pas à la promenade vespérale.

La Chorale

Dès les premiers jours j'avais été informé de l'existence d'une chorale dans l'établissement, sous la responsabilité du Père GUIMOT. Mes imitations de Luis MARIANO avec mon cousin Jean à LA BIOLA pouvaient faire croire que j'avais une assez belle voix mais j'étais bien incapable de déchiffrer une partition. Aussi déclinai-je sur le champ la proposition, arguant d'une telle lacune. Tracassé par les rires immédiats des copains dont j'étais convaincu qu'ils se moquaient de mon ignorance, ils me rassurèrent vite en m'apprenant qu'eux-mêmes comme la majorité des choristes étaient dans mon cas, ce qui n'empêchait pas la chorale de fonctionner et même d'être bien cotée.

Par ailleurs, faire partie de la chorale avait paraît-il de nombreux avantages comme celui de bien se "marrer" et de "sauter" l'étude du soir au moins une fois par semaine voire davantage à l'approche de grandes fêtes religieuses ou autres circonstances. Et puis, privilège suprême, l'appartenance à la chorale était un passeport pour faire partie des JMF [66] dont les concerts mensuels au théâtre municipal de CHAMBÉRY permettaient de prendre l'air, qu'il fût ou non chargé de nicotine. La participation à ces concerts nécessitait toutefois l'accord moral et financier des parents, à propos duquel je n'avais pas grande inquiétude.

Mon admission dans la catégorie "basse" du groupe se fit à peu près par le même test que celui pratiqué par Gérard JUGNOT dans le film « Les Choristes » [65] pour le tri des candidats. J'y rejoignais donc, non sans une certaine fierté, les plus grands en taille dont des élèves

de première et de terminale qui deviendraient vite des copains
(Photos 48 et 49).



Photo 48

Rangée du haut de g. à d.

R. MAZELLIER, B. MIEGE, R. MERMIN, R. JALIN, X, J. MONTAZ,
F. ALLAMAND

Les premières répétitions dévoilèrent assez rapidement la grande bonté du Père GUILMOT souvent débordé par le bavardage et l'indiscipline de ses ouailles.



Puoto 49

Rangée du haut de g. à d.

MATHIEU, J-B. BERN, BRUNET, B. PERRUCCON, B. GUIGUET-DORON,
P. CARRIAS, MONTJOVET

Ces répétitions se tenaient dans un local du petit édifice qui séparait la grande cour de récréation du bâtiment principal. Il y faisait un froid de canard en hiver de sorte que la condensation permettait de repérer aisément les vrais chanteurs des fumistes. L'objectif principal de notre groupe était d'accompagner les offices religieux de nouveaux cantiques afin de remplacer la rengaine ultra connues qu'il nous arrivait quand même de chanter. Toutefois, le Père GUILMOT ne négligeait pas les grands classiques de la musique religieuse pour les offices solennels, visant un certain prestige auprès de la hiérarchie. Il caressait aussi l'espoir de nous faire enregistrer un disque dont l'impact auprès des parents mettrait en évidence le caractère indispensable de maintenir une chorale de haut niveau à l'Externat. Parmi ces monuments du classique je me souviens des innombrables répétitions de l'Alléluia du MESSIE de HAENDEL que le "Pattier" avait inscrit à notre programme. Il faut dire que monter une telle partie de l'œuvre avec des choristes dont la majorité ne sait pas déchiffrer une partition relève de l'inconscience ou d'une confiance en soi inébranlable.

Avec le temps nous y étions parvenus, certes avec beaucoup d'abnégation de la part du Père GUILMOT qui avait réussi à fédérer toute une bande de dilettantes et les transformer quasiment en choristes. Parmi les différentes œuvres au programme de la chorale figurait également le Choral de la cantate BWV 147 de Jean-Sébastien BACH « *Jésus que ma joie demeure* ». Il fit également, me semble-t-il, l'objet d'un enregistrement sur disque accompagné au violon par des solistes externes.

Les Jeunesses Musicales de France (JMF)

Si j'ai bonne mémoire, à CHAMBÉRY les séances de JMF se tenaient le lundi soir une fois par mois. Comme prévu nous nous y rendions en rangs sous la férule du Père GUILMOT, plus tendu qu'à l'habitude car

soupçonnant la présence dans son troupeau de brebis pour lesquelles la culture musicale paraissait douteuse. A l'aller déjà, le fond des rangs se disloquait assez vite formant un "grupetto" de retardataires dont on pouvait repérer les embouts rouges formés par les énormes brasiers des cigarettes. Notre guide qui faisait semblant de n'avoir rien remarqué, exhortait les attardés à rejoindre le peloton de tête. Sagement regroupés devant le théâtre nous attendions l'accord du bon Père pour rejoindre nos places généralement situées au deuxième balcon. La première séance me permit de découvrir le délicieux Bernard GAVOTY [67] dont je buvais les paroles et admirais l'aisance avec laquelle il présentait le programme de la soirée.

L'auditoire n'était manifestement pas à l'image des objectifs des JMF c'est-à-dire de favoriser « l'accès à la musique des enfants et des jeunes prioritairement issus des zones reculées ou défavorisées ». Quant aux programmes qui se voulaient éclectiques ils se révélèrent assez vite, à mon goût, souvent fort ennuyeux. En effet, bien que ma culture musicale fut celle d'un néophyte j'avais, grâce à l'électrophone DUCRETET-THOMSON reçu pour mon BEPC, déjà été confronté à du classique qui m'avait d'ailleurs attiré. D'accord, il s'agissait d'œuvres archiconnues comme la toccata et Fugue en ré mineur de J-S BACH par Gaston LITAIZE, de la Vie Parisienne de J. OFFENBACH par le philharmonique de BOSTON dirigé par E. ORMANDY, bref que des orchestres symphoniques.

La découverte aux JMF de concertos pour piano ou pour piano et violon ainsi que de nombreux quatuors ne comblait pas mes espérances. Pire encore, les séances de lieder qu'ils soient de SCHUBERT, SCHUMANN ou autres brillants compositeurs m'assommaient littéralement malgré la brillante présentation de B. GAVOTY. Pendant ce type de prestation et regardant autour de moi j'observais que mon ennui était partagé par bon nombre de mes copains dont l'attention ne demandait qu'à être détournée par le moindre courant d'air. Seuls peut-être le Père GUILMOT et Daniel OLLAGNIER semblaient-ils attentifs et conquis par la mélodie mais je n'aurais pas parié un kopeck sur la véracité de cette affirmation.

L'accumulation de tension engendrée dans nos rangs par le désœuvrement découlant de la prestation, explosait en violents applaudissements à la fin de chaque morceau. Convaicu(e) de la reconnaissance de son incontestable talent, l'artiste ignorait que ce tonnerre d'applaudissements en provenance des jeunes du deuxième bacon n'était que le résultat d'une détente nerveuse quelle avait déclenchée. De plus, par jeu et probablement pour aller nous coucher le plus tard possible nous attendions que les applaudissements fussent à leur niveau sonore le plus bas pour relancer encore et encore une acclamation débridée que le Père GUILMOT ne voyait pas d'un bon œil.

L'entracte permettait ensuite aux fumeurs de savourer une cigarette dans la rue, deux pour les plus accrocs qui rentraient essoufflés reprendre leur place. La seconde partie du concert se déroulait dans les mêmes conditions que la première, se clôturant par d'interminables séries d'applaudissements et de bis qui obligeaient l'artiste à revenir saluer, rejouer, saluer...jusqu'à épuisement des troupes. Le retour très tardif à l'Externat, beaucoup plus lent que l'aller mais pas moins tabagique se terminait avec gaité dans un dortoir bien ensommeillé.

Cette joyeuse évocation des soirées JMF m'aura permis de retrouver par la pensée mon ami François ALLAMAND qui applaudissait à tout rompre, ne cachant pas sa joie dans une vigoureuse relance des acclamations. Salut CHIB ! [68]

Principaux faits marquants de l'année scolaire 1959/1960

Cette rubrique va me permettre d'évoquer plusieurs événements de très inégales importances qui font partie des souvenirs qui resteront gravés dans ma mémoire.

Le Théâtre à l'Externat

Longtemps et peut-être encore considérée comme une classe de transition, l'année de seconde autorisait quelques écarts au programme jugés sans conséquence pour la suite du cursus scolaire. C'est ainsi qu'à Saint-François la coutume voulait que la classe de seconde préparât un spectacle théâtral à partir d'une pièce du programme de littérature du baccalauréat.

Cette besogne qui incombait habituellement au professeur de littérature fut confiée cette année-là à Mr. BARROYER. Le "pion" avait déjà semblait-il expérimenté le milieu du spectacle classique au cours d'études littéraires dans sa bonne ville de NANCY. Le Père PERRUCCON et "Larouille" s'accordèrent sur le choix d'une comédie classique en sélectionnant la pièce de Jean RACINE "*Les Plaideurs*". Avant d'élaborer un quelconque casting, l'appel à candidatures fut laborieux, même si en ce qui me concerne j'avais déjà décidé de participer à cette aventure dès que je fus informé de l'existence du projet.

Après divers essais la distribution des rôles fut établie de sorte que j'héritais du personnage du juge DANDIN, vieux barbon à moitié fou à la recherche permanente de procès. Le rôle du portier PETIT JEAN, picard d'origine, me plaisait davantage car il demandait de travestir sa voix, technique dans laquelle j'excellais.

C'est ainsi que de nombreuses heures ennuyeuses d'étude se transformèrent en délicieuses périodes de répétitions. Je crois également me rappeler que nous étions, acteurs et décorateurs, dispensés de promenade pour mener rapidement à terme notre projet. Cet agréable préparation se déroulait dans l'ancien et immense gymnase situé au fond de la cour de récréation dans lequel il faisait un froid de canard et pouvions fumer discrètement plus que de raison.

Bref, un très bon souvenir qui par ailleurs me fit attribuer en fin d'année le prestigieux prix de "*Diction et Déclamation*".

Inondation chez les Bonnes Sœurs

L'aventure eut lieu un dimanche matin qui n'était pas comme les autres puisque j'étais présent à l'Externat et par conséquent certainement puni. Après le petit-déjeuner les plus grands d'entre nous fumes regroupés et sollicités comme volontaires pour intervenir à la maison des Bonnes Sœurs qui avait été partiellement inondée par le débordement nocturne et inhabituel de la LEYSSE me semble-t-il. Sans hésitation et suivant les conseils quelques-uns d'entre nous avons donc troqué la blouse grise pour la tenue de pompier volontaire. Incapable de me souvenir du nom des quelques-uns d'entre nous qui avons participé à cette œuvre charitable, je revois cependant l'accueil des nombreuses Sœurs nous faisant presque une haie d'honneur dans un gentil gazouillis. La boue et les cailloux avaient plus ou moins envahi le jardin où, surprise, s'affairaient déjà quelques Chasseurs Alpains du 13^{ème} BCA. Avec l'enthousiasme et l'énergie de notre jeunesse nous avons vite sympathisé avec les militaires manifestement moins motivés que nous. Ils avaient en effet tous été recrutés parmi les consignés dont certains étaient carrément aux arrêts. Vers midi les Bonnes Sœurs nous firent comprendre qu'il était temps de se restaurer nous conviant à un super casse-croûte qu'elles avaient dû préparer avec amour. D'énormes sandwiches desquels débordaient des tranches de jambon bien rose et surdimensionnées nous attendaient.

Je profitais de cet instant de détente pour entamer la conversation avec le "trouffion" assis à mon côté et dont j'avais remarqué à la fois l'accent particulier et la difficulté à construire des phrases dans notre langue. J'appris qu'il était étudiant Argentin et souhaitant apprendre le français, s'était engagé dans l'armée française convaincu que, comme dans l'armée US il pourrait vivre de sa solde. S'apercevant trop tard de sa bétise il avait essayé de faire machine arrière mais la rigueur militaire lui imposait de tenir son engagement. Aussi, dans ces conditions avait-il décidé de ne plus obéir aux ordres quels qu'ils fussent et par conséquent de passer son temps aux arrêts. Etait-ce la réalité ? En tous cas, pour moi cette journée de

punition s'était transformée en dimanche de détente et c'était l'essentiel.

La promenade de la chorale

A chaque fin d'année scolaire, le bon Père GUILMOT, encore lui, avait pris l'habitude d'organiser une journée de sortie avec sa chorale. Il ne s'agissait pas d'une simple balade mais d'un déplacement touristique de plusieurs centaines de kilomètres en autocar dans la région. L'organisation de cette journée n'était pas une mince affaire car outre le choix du circuit, il fallait prévoir lieux et temps d'arrêts ainsi que trouver une paroisse d'accueil pour participer à la messe/concert que nous avions prévu de donner.

Pour cette année le Père GUILMOT, sollicité de tous côtés par les choristes qui voulaient que leur choix personnel fût retenu, porta sa préférence sur une courte incursion en Italie dans la ville de SUSE. En fait, ce circuit avait déjà été réalisé quelques années auparavant, laissant un excellent souvenir aux anciens comme au "Pattier".

Deux autocars furent nécessaires pour le transport de la chorale et des divers invités à cette journée de découverte et de détente. Le trajet choisi nous faisait emprunter une portion de la Maurienne pour atteindre via VALLOIRE les cols du GALIBIER (2642m) et du LAUTARET (2058m) avec pause devant le monument consacré à Henri DESGRANGES [69]. Depuis le col du LAUTARET on pouvait admirer le chaînon de LA MEIJE ainsi que plusieurs sommets du Massif des ECRINS.

Puis direction BRIANCON où une messe solennelle nous attendait à la cathédrale. La cérémonie avait semble-t-il été plus ou moins organisée avec l'aide des parents de Daniel OLLAGNIER, pharmaciens dans la cité et proches du Père GUILMOT.

Suivait au col du MONTGENEVRE, à quelques kilomètres de la frontière italienne, le pique-nique préparé par les bonnes Sœurs la veille et tiré des coffres des autocars. La longue descente vers

SUSE, notre destination principale, était assez rectiligne pour que les estomacs ne fussent pas trop contrariés. Une fois arrivés je n'ai pas souvenir d'avoir visité beaucoup de vestiges faisant pourtant la réputation de la cité mais je me rappelle avoir suivi les plus grands dont l'assurance pouvait mériter la confiance des nouveaux. L'objectif étant de trouver un quelconque souvenir pour faire plaisir aux parents, ils avaient opté pour une grande place particulièrement animée où, en fait de souvenirs, on pouvait trouver tous types d'apéritifs italiens comme les VERMOUTHS, les MARSALAS aux œufs ou aux amandes et tutti quanti. Ainsi, à court d'idées sur le type "d'objet d'art" qui pourrait plaire à mes parents, pour quelles raisons une bouteille d'apéritif local ne constituerait-elle pas un appréciable cadeau ? Après une dégustation jugée indispensable par les copains, j'optais pour le MARSALA aux œufs pour Papa et aux amandes pour Maman soit deux bouteilles avec le risque, mineur il est vrai, de s'en faire confisquer une à la douane. Autour de moi je sentais l'effervescence s'emparer des copains qui, voyant l'heure du départ approcher, craignaient de ne pas être servis et dont certains n'hésitaient pas à acheter trois à quatre bouteilles.

Les diverses et nombreuses dégustations n'aidèrent pas la discrétion souhaitée pour le retour aux autocars. Cacher nos coupables achats au regard noir du Père GUILMOT était d'autant plus difficile que certains d'entre nous, même s'ils marchaient encore droit, n'arrêtaient pas de rire sans raison comme des idiots.

La route du retour serait encore longue et l'angoisse du contrôle douanier inquiétait plus notre "Pasteur" que les moutons qui avaient pour certains déjà ouvert quelques bouteilles. Le silence exigé au passage de la frontière avait été respecté ce qui, à mon avis, aurait plutôt dû alerter les douaniers.

La montée vers le lac et le col du MONT CENIS se fit en chansons pour le moins pas toujours catholiques avec de plus en plus de fausses notes inversement proportionnelles au niveau de MARSALA restant

dans les bouteilles. Peu ou pas de malade dans la descente vers MODANE puis calme plat jusqu'aux faubourgs de CHAMBÉRY où les "merci CHAUFFEUR" et les "merci GUILMOT" s'enchaînaient à tue-tête avant arrêt et séparation.

Mémorable journée, merci Père GUILMOT !

Faits divers

Au premier rang de ces faits divers s'il en est un que je ne peux éviter de citer c'est bien la découverte d'un personnage assez singulier : Jean-Marie HEISSAT. Elève en classe de première, j'eus tôt fait de le repérer dès les premières minutes de la première étude du premier matin. Il fut en effet un des rares à se faire remarquer par la légère agitation qu'il provoquait autour de lui, c'est-à-dire au fin fond de l'étude côté cour intérieure. Il était manifestement bien connu des anciens qui appréciaient son assurance face à la hiérarchie quelle qu'elle fût et la justesse de ses réparties en toutes situations. Sans l'avoir jamais particulièrement fréquenté, l'expérience me permit assez vite de constater que le quidam était un phénomène souvent à l'origine d'un quelconque "bousin" dont il sortait toujours indemne grâce à la phrase magique : « *M'sieur c'est pas moi què j'ai fait ?* » qui faisait pouffer tout le monde, désarmant l'accusation.

Bien qu'il fût originaire d'AUXERRE, il était beaucoup aidé dans son comportement par un accent de TITI parisien bien marqué qui soutenait un riche vocabulaire à la Michel AUDIARD. Bref, du nanan pour un entourage de bourgeois provinciaux plus ou moins ingénus. Ajoutez à tout cela la rapidité déconcertante avec laquelle il avait l'art de transformer l'expression de son visage de gai luron en face de clown triste, désarmante pour l'opposition.

Outre ce côté amuseur public, Jean-Marie HEISSAT avait par ailleurs de bonnes prédispositions pour le sport, formant notamment avec François GUERRAZ et Damien COLLARD une triplète invincible

en volley-ball. Bon athlète et particulièrement rapide sur 80m/100m, je me souviendrai toujours que, souffrant d'un refroidissement ou d'une grippette il dut prendre le départ d'un 100m sur l'injonction de l'entraîneur BÖHLE. Je ne me souviens pas du résultat de l'épreuve mais je peux vous affirmer que, de rage, il courut ce 100m en veston et chaussures de ville, le cou entouré d'une grosse écharpe ! Bravo l'artiste !

Le 21 octobre 2006 j'ai rencontré Jean-Marie à AUXERRE à l'occasion du 7^{ème} Festival de Musique de Film qui recevait Ennio MORRICONE. Un très bref entretien avec un homme manifestement pressé dont j'ai quelquefois des nouvelles dans L'YONNE REPUBLICAINE que je consulte dans ma résidence secondaire icaunaise.

Au cours de la dernière heure d'étude du soir c'est-à-dire juste avant le coucher, le Père Supérieur avait coutume de s'entretenir avec des élèves qu'il convoquait à tour de rôle dans son bureau. J'ai eu le privilège et le plaisir de faire quelquefois partie de ces "Visiteurs du Soir" souvent injustement traités de "fayots" par les jaloux. Il m'a fallu du temps pour m'apercevoir que ces entretiens vespéraux étaient indispensables au Père ARMINJON pour qui la solitude des soirées devait être pesante. En effet, pas de cours à préparer pour le lendemain, pas de copies à corriger et surtout personne à qui raconter un passé aussi prestigieux que le sien fait de rencontres exceptionnelles. Pour quelques-uns qui n'avaient pas compris cela c'était surtout l'occasion de "fumer une clope" sans prêter attention aux sujets abordés. Peu fréquentes au cours de ma seconde, ces visites du soir devinrent hebdomadaires en classe de première où nous partagions nos découvertes respectives sans que je subisse le moindre prosélytisme de la part de cet homme remarquable.

Ainsi par exemple il m'appela un soir pour me faire partager la découverte qu'il venait de faire en écoutant la 3^{ème} symphonie avec orgue de Camille SAIN-SAENS dont on venait de lui offrir un enregistrement. Il me fit écouter plusieurs fois le passage dans lequel l'orgue attaque, en comparant le crescendo à une succession de marches d'une difficulté extrême menant vers Dieu. Cette séquence qui me donne aujourd'hui encore la chair de poule me rappelle inmanquablement le bonheur et le bienfait de ces visites

La dernière anecdote concerne une certaine nuit au dortoir sous la surveillance de ce détestable Père BALZARIN. Comme à son habitude ce dernier s'était montré intransigeant sur le respect du silence bien avant que les lumières fussent éteintes. Il avait ainsi dû, comme à son habitude, infliger remarques et punitions avec un sourire sarcastique voire pervers. Evidemment il était détesté de tous et pour bien montrer sa présence, il arpentait bruyamment le dortoir dans le sens de la longueur après extinction des feux. Un élève facétieux et surtout courageux profita alors du faible éclairage pour déposer dans l'allée un sac de noix dont vous pouvez imaginer le résultat de sa rencontre avec un des pieds du tyran. Alors que personne n'était encore véritablement endormi ni informé du délirant projet, il ne fallut que quelques secondes pour qu'un chahut généralisé eût envahi tout l'étage.

La soudaine clarté révéla un BALZARIN blême au regard vengeur découvrant ses ouailles assises sur leurs lits et tordus de rire. Ah, mais ça n'allait pas se passer comme ça à mes gaillards !

Désignant quelques-uns d'entre nous pour ramasser les noix, il fit alors lever tous ceux du dortoir où l'incident s'était produit exigeant de nous la position "à genoux" dans l'allée centrale c'est-à-dire sans la moindre possibilité de bénéficier du moindre appui.

Avez-vous déjà testé ce genre de supplice ?

Je peux vous garantir que si les dix premières minutes vous permettent de garder encore le sourire, au bout de trois-quarts d'heure votre sympathie pour celui qui a déclenché l'offensive s'est beaucoup réduite.

Bilan de l'année scolaire 1959-1960

Sur le plan strictement scolaire mon année en classe de seconde a tout à fait correspondu à la période de transition annoncée c'est-à-dire sans examen et sans contrainte particulière ; une sinécure quoi ! Sur le plan personnel, la fréquentation d'élèves plus âgés que moi comme ceux des classes de première ou terminale aura sans doute contribué à la croissance de ma maturité. La forte densité d'externes issus pour la plupart de classes sociales plutôt privilégiées m'aura également permis de découvrir une culture et des valeurs assez différentes de celles rencontrées jusqu'alors.

Une année en tous points positive même si mon classement de fin d'année qui me situait en milieu de tableau contrastait avec les brillants résultats enregistrés l'année précédente à la MOTTE-SERVOLEX. Et puis voyons aussi l'aspect positif des choses : Je remportais le prix de Diction et Déclamation pour ma prestation dans "*Les Plaideurs*" et j'étais premier de la classe de Sciences Naturelles où il est vrai nous n'étions que deux.

REFERENCES

[57] UGSEL L'Union Générale Sportive de l'enseignement Libre est la fédération française de sport scolaire de l'enseignement privé fondée en 1911 au sein de la Fédération gymnastique et sportive des patronages de France.

[58] Un bec BUNSEN est un appareil de laboratoire destiné à produire une flamme ouverte avec un gaz combustible afin de chauffer des préparations, stériliser du matériel ou brûler différents substances.

[59] Melle Elisabeth MEYER (1893-1987) était une artiste peintre qui a entre autres réalisé un Chemin de Croix célèbre. Originnaire de l'est de la France elle a également réalisé des fresques, vitraux et tableaux de plusieurs églises de la région.

[60] MYANS Paroisse située à une dizaine de kilomètres de CHAMBÉRY, célèbre par la Vierge Noire qui demeura intacte lors de l'effondrement des 500 millions de m³ du MONT GRANIER le 24 novembre 1248.

[Sanctuaire Notre-Dame de Myans – Wikipédia \(wikipedia.org\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sanctuaire_Notre-Dame_de_Myans)

[61] PATTIER Nom (désuet) anciennement donné aux marchands de chiffons pour la fabrication du papier. Le terme était très utilisé dans ma famille savoyarde. Ex « *tu es sale comme un pattier* »

[62] Colonel POCHARD

« Par décision du général de Gaulée date du 11 août 1944 il était procédé dans la région de PARIS à la renaissance du 8^e Bataillon de Chasseurs à Pied. Le lieutenant-colonel POCHARD était désigné pour en prendre le commandement »

[La Renaissance du Bataillon de SIDI-BRAHIM - Bataillon de Sidi-Brahim \(canalblog.com\)](http://canalblog.com)

[63] René JALIN a été directeur du Département Optique Théorique et Appliquée de l'ONERA (Office National d'Études et de Recherches Aérospatiales)

[64] LES CHARMETTES

C'est aux Charmettes, au cœur de la campagne sur les hauteurs de CHAMBÉRY que le jeune Jean-Jacques ROUSSEAU vit auprès de Madame de WARENS entre 1736 et 1742.

Pendant cette période, la beauté du lieu, la compagnie d'une femme aimante et des plaisirs simples tels que la promenade, la lecture ou la musique suffisent à son bonheur. C'est la douceur de cette vie que ROUSSEAU décrit dans les livres V et VI des "*Confessions*" et dans les dernières lignes des "*Rêveries d'un promeneur solitaire*".

[65] LES CHORISTES.

Film musical et comédie dramatique française réalisé par Christophe BARRATIER et sorti en 2004. Il s'agit d'une adaptation du film de Jean DREVILLE "*La cage aux rossignols*" (1945) lui-même tiré d'une idée de Georges CHAPEROT et René WHEELER.

[66] JMF Jeunesses Musicales de France

Créées en 1944 par René NICOLY afin de faire partager la musique au plus grand nombre, elles sont une association reconnue d'utilité publique qui lutte pour l'accès à la musique des enfants et des jeunes prioritairement issus des zones reculées ou défavorisées.

[67] Bernard GAVOTY (1908-1981)

Organiste élève de Louis VIERNE tient une place particulière parmi les élèves de Marcel DUPRE au Conservatoire de Paris. Brillant orateur doué d'une parfaite éloquence, sachant manier la plume, il fait de très nombreuses conférences, en particulier pour les Jeunesses Musicales de France. Il est également un célèbre critique musical français au FIGARO sous le pseudonyme de "Clarendon" en référence au personnage principal de la pièce de BEAUMARCHAIS "Eugénie".

[68] CHIB

On a attribué ce surnom à François ALLAMAND pour sa vélocité en le comparant à Jacques CHIBERRY (1929-2010) ancien international de rugby à XV qui a longtemps joué comme trois-quarts aile au SO CHAMBÉRY

[69] Henri-Antoine DESGRANGES (1865-1940) est un coureur cycliste devenu dirigeant sportif et journaliste. Il a été directeur du journal "L'AUTO" et créateur du TOUR DE FRANCE.